

La villa

France Gagnon Pratte et Philippe Dubé

Numéro 40, été 1988

La villégiature au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

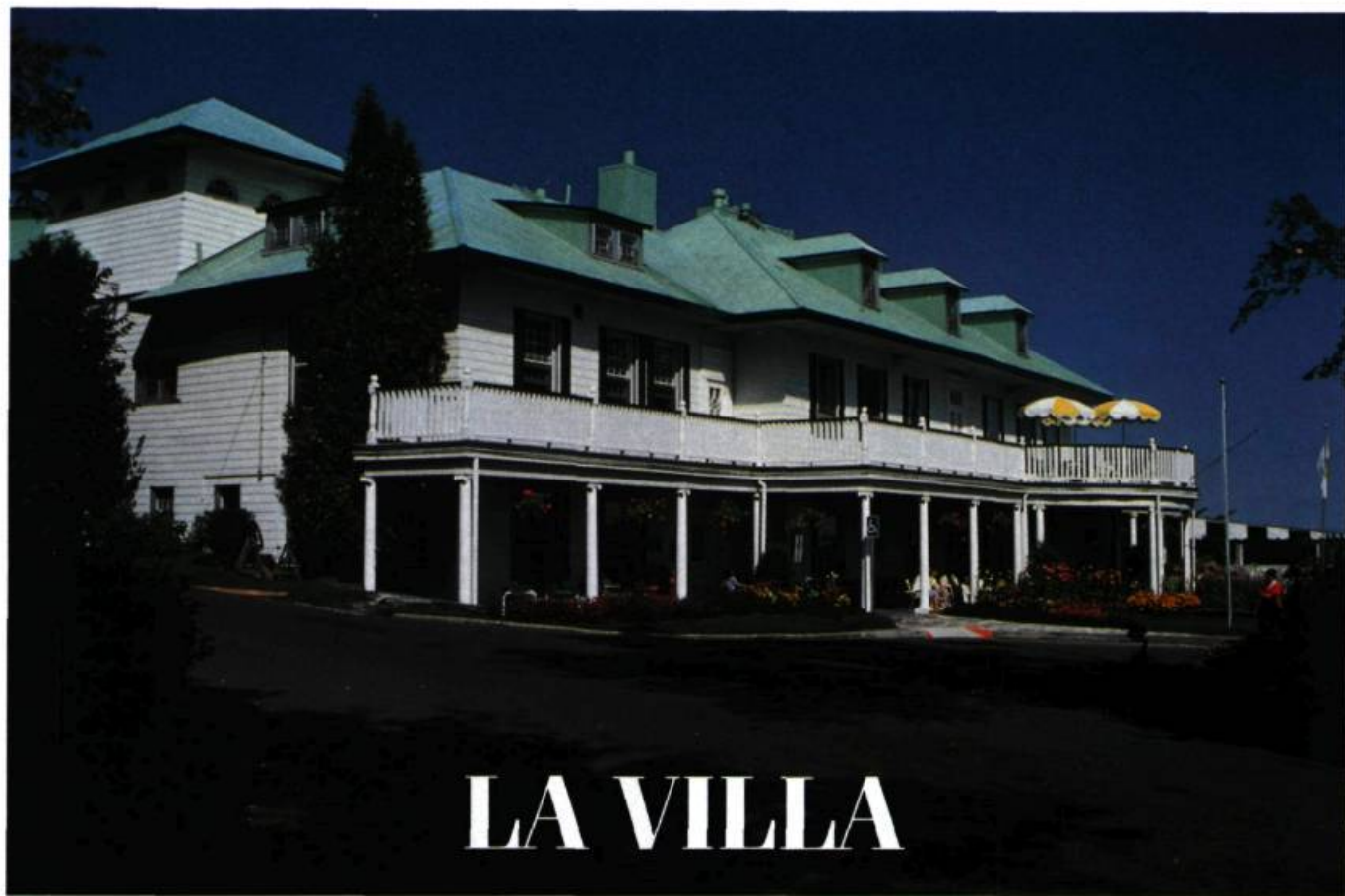
0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon Pratte, F. & Dubé, P. (1988). La villa. *Continuité*, (40), 22–25.



LA VILLA

Ou l'art de vivre en harmonie avec la nature.

par France Gagnon Pratte
et Philippe Dubé

La maison Montmorency, à Beauport. La première villa du Québec, toujours d'une incontestable popularité. (photo: Société des établissements de plein air du Québec, R. Maffettone)

La villa n'est pas née au Québec, pas plus qu'elle ne fut inventée en Angleterre, d'où pourtant elle fut importée. C'est un mode d'habitation dont les origines remontent à l'Antiquité. La villa romaine, par exemple, issue d'un mode de colonisation des territoires conquis, était soit *villa rustica*, ou exploitation agricole, soit *villa urbana*, c'est-à-dire résidence d'agrément à la campagne. L'architecture de ces maisons a beaucoup varié selon le temps, la fortune et le goût des propriétaires. Cependant un fait demeure: l'architecture et l'environnement naturel de la villa sont toujours en étroite relation. Reprise comme modèle à la Renaissance, la villa propose un mode de vie – la *villeggiatura* – centré sur l'implantation d'un palais en milieu rural.

Le maître incontesté de cette architecture de la Renaissance italienne est Andrea Palladio (1508-1580), architecte reconnu pour avoir réactualisé les normes classiques. C'est en adoptant la théorie et les modèles architecturaux de Palladio que l'Angleterre développe au XVIII^e siècle une architecture qui sera qualifiée de palladienne. Cette architecture et cet esprit de villégiature essaieront dans tout l'Empire britannique, en Indochine, en Australie, en Afrique du Sud, en Nouvelle-Angleterre et, évidemment, au Canada.

MONTMORENCY HOUSE

Sir Frederick Haldimand, nommé gouverneur du Canada, débarque à Québec en 1778 dans une ville close par ses fortifications. On ne trouve au-delà des murs que des seigneuries ou des fiefs concédés à des communautés religieuses et à quelques particuliers qui en exploitent les terres. Dès le premier été, Haldimand est mécontent de sa résidence urbaine: il découvre les inconvénients des grandes chaleurs dans une ville insalubre et cherche à fuir les miasmes de l'environnement pour respirer l'air de la campagne.

En quête d'un endroit paisible dans un site enchanteur, il est séduit par le panorama des chutes Montmorency, et acquiert le 8 mai 1780 les terres de Raphaël et Pierre Vachon. Que ce soit la baronne Von Riedesel en 1782, madame Simcoe en 1792, le voyageur Isaac Weld en 1793 ou James McPherson LeMoine au XIX^e siècle, tous seront d'accord pour trouver le site «incomparable et saisissant». C'est en ces termes que la baronne Von Riedesel le décrit: «Le général Haldimand s'était construit une maison au haut de la rive, laquelle structure il nomma Montmorency House, d'après la célèbre chute voisine qui porte ce nom (...) C'était sa marotte; pour sûr, le site en était incomparable...»

La vie champêtre à Bois de Coulonge, vers 1900. (photo: Fonds Morisset, Inventaire des biens culturels)

La maison du gouverneur est un élégant bâtiment de deux étages flanqué de petits pavillons reliés par des galeries. Rien ici ne rappelle l'architecture traditionnelle québécoise: l'architecture de Montmorency est empruntée, en effet, à la tradition des villas palladiennes de l'Angleterre. La seconde influence architecturale qui préside à la construction de Montmorency vient de la Floride. En 1770 Haldimand, alors en poste à Pensacola, y fait construire des bureaux et des établissements de garnison. Son ingénieur militaire, Durnford, dessine un bâtiment inspiré à la fois de l'architecture palladienne et des maisons coloniales des planteurs du Sud avec de grandes galeries qui assurent la fraîcheur ainsi qu'un bel étage *piano nobile*. L'étude des plans de Pensacola révèle la grande similitude

entre les édifices militaires de la Floride et la villa – à la fois palladienne et coloniale – édiflée une dizaine d'années plus tard à Montmorency. Première villa au Québec, Montmorency aura une grande influence sur le développement de l'architecture palladienne à Québec et de la villégiature à l'anglaise.

LES NOUVEAUX SEIGNEURS

La villa remplacera le manoir ou la métairie du Régime français au fur et à mesure que les grands bourgeois acquièrent terres et seigneuries. L'aménagement de Haldimand à Montmorency sert d'exemple: on cherche comme lui des sites spectaculaires pour construire de prestigieuses demeures. Ce sont d'abord les rives du Saint-Laurent, avec leurs hautes falaises, de Cap-Rouge aux chutes

écaries et une remise forment un tout, avec le puits et la glacière, cachés de la maison par des haies décoratives. Powell Place, dans son cadre de verdure, est la maison de campagne qui témoigne le mieux de l'influence des grandes villas de l'Angleterre à Québec. Woodfield, vers 1800, était aussi une villa palladienne composée d'un avant-corps central et de deux ailes.



Montmorency, qui retiennent l'attention. Au nord du plateau qui prolonge le cap Diamant vers l'ouest, la vue de la vallée de la rivière Saint-Charles et la perspective ouverte sur les Laurentides séduisent aussi nombre de villégiateurs. Enfin, la Grande Allée offre une troisième zone d'implantation moins impressionnante mais plus facile d'accès pour les habitants de la ville fortifiée.

Sur les bords du fleuve, à la châtellenie de Coulonge, Henry Watson Powell s'installe en 1790 dans une vaste demeure campée sur la falaise. Des sentiers de promenade parcourent le terrain en déclive. À l'ouest, les bâtiments de ferme sont groupés autour des jardins potagers. La maison de ferme, l'étable, les

À Montréal, la construction de Monklands en 1803 (aujourd'hui le couvent Villa Maria) annonce l'ère des grands domaines. Suivant l'exemple de leurs concitoyens anglophones, plusieurs notables francophones s'installent dans leur havre de paix en banlieue de Montréal et de Québec. C'est la belle époque des fêtes et goûters champêtres, des jeux de croquet, des chasses à courre, des lancements de bateaux dans les anses de Sillery, des grandes promenades en cabriolet, sans oublier les soirées littéraires, musicales et artistiques dans une ambiance romantique.

Toutes ces villas sont blotties au sein d'une nature luxuriante. Leur construction suscite la création de véritables parcs-jardins; à Québec, le long des falaises qui dominent le Saint-Laurent et à Montréal, sur les versants du mont Royal. Là où sa demeure s'élève dans une nature à l'état sauvage, au milieu de vastes forêts, le propriétaire devient artiste paysagiste. Les approches de la villa se transforment: on y accède maintenant par une longue avenue curviligne et ombragée; la forêt dense est élaguée pour permettre une percée sur le fleuve ou la campagne; le petit ruisseau est endigué pour devenir étang ou fontaine; l'air circule librement tout autour de la demeure et, pour cela, la végétation disparaît en faveur d'un tapis de verdure ponctué de quelques arbres centenaires. La propriété est sillonnée de sentiers de promenade le long desquels se dressent belvédères et gazebos qui permettent le repos et attirent l'attention sur le panorama.

À Sainte-Anne-de-Bellevue, Bois-Briant, la villa que sir Edward Clouston fit réaménager par l'architecte Edward Maxwell à partir de 1899. (photo: F. Gagnon Pratte)

proche de la Première Guerre mondiale, les grands domaines seront morcelés pour faire place aux maisons de banlieue. C'est ainsi qu'à Québec, il ne subsiste de cette époque fastueuse qu'une vingtaine de villas et de cottages.



L'ESPRIT PITTORESQUE

Au XIX^e siècle, cette façon romantique de recréer la villa dans son environnement suppose une communion entre les occupants de la demeure et la nature qui les entoure, communion que rend possible le prolongement des lieux de séjour par des serres, des jardins d'hiver et de vastes galeries qui sont des salons dans la nature. L'attention accordée à l'aménagement paysager s'inscrit dans une nouvelle philosophie fondée sur la glorification de la nature, que les écrits de l'architecte paysagiste anglais William Kent contribueront à répandre partout dans le monde.

Au début la villa commande un environnement pittoresque. Cet environnement va par la suite remodeler l'architecture des maisons de campagne. Après les villas palladiennes et néo-classiques empreintes de rigidité et de symétrie, on voit donc apparaître des formes plus irrégulières où l'accent est mis sur le caractère pittoresque: villas de style *italianate*, néo-gothique, Second Empire, néo-Tudor, et des résidences plus modestes appelées cottages. À l'ap-

proche de la Première Guerre mondiale, les grands domaines seront morcelés pour faire place aux maisons de banlieue. C'est ainsi qu'à Québec, il ne subsiste de cette époque fastueuse qu'une vingtaine de villas et de cottages.

À Montréal, de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années vingt, Edward Maxwell et son frère William sont parmi les architectes les plus réputés pour la construction des maisons de campagne. Leurs oeuvres allient l'esprit pittoresque à une nouvelle rigueur formelle empruntée à l'École des Beaux-Arts de Paris. Les grandes villas du West Island construites pour les banquiers et financiers montréalais, inspirées par les châteaux français, sont de grandes compositions asymétriques conçues dans un amalgame audacieux de tours, tourelles, lucarnes surmontées de mouchettes et hauts toits de cuivre aux cheminées élevées. Puis apparaissent des maisons de pierre aux détails néo-gothiques, de grandes villas georgiennes aux façades de briques rouges agrémentées de frontons, de pilastres, de fenêtres palladiennes et de portiques néo-grecs, ou des résidences d'été inspirées du *shingle style*, sans oublier de spacieux *log houses*, bâtis au milieu des forêts, qui rappellent l'architecture rustique des temps anciens.

Alors que l'après-guerre a été marqué par la démolition des grandes villas et la disparition progressive de l'architecture de villégiature, on voit maintenant renaître des formes architecturales du siècle dernier conjuguées à des organisations spatiales et des matériaux résolument modernes. Ainsi en témoignent l'émergence d'un nouveau *shingle style* et la prolifération de grandes maisons de bois rond aux côtés de résidences secondaires de conception tout à fait actuelle. Mais qu'elle emprunte au passé ou qu'elle se pare des attributs les plus avant-gardistes, la maison de villégiature exprime toujours ce désir profond et immuable qu'a l'homme de vivre en harmonie avec la nature.

France Gagnon Pratte est historienne de l'architecture.

Une architecture laurentienne



Intérieur typique de Warren, fait de pin laissé au naturel. Le mobilier, d'inspiration américaine, a été dessiné par l'architecte et fabriqué par l'artisan Joseph Riverin de Cap-à-l'Aigle. (photo: J. Blouin)

Rayon d'Or (1902) réunit la rusticité des lignes d'un bâtiment de ferme, avec son toit de grange, et la finesse des pignons en pente qui coiffent les lucarnes aux fenêtres gothiques. Elle reste l'oeuvre la plus originale de Charles Warren. (photo: J. Blouin)

L'architecture des maisons de campagne construites à la fin du XIX^e siècle se retrouve simultanément dans les Cantons de l'Est et les Laurentides, sur la rive nord du Saint-Laurent, de Saint-Irénée à Tadoussac en passant par Pointe-au-Pic, et en Gaspésie, sur les bords de la baie des Chaleurs.

Le cas le plus illustre est certainement celui de «Murray Bay». En effet Charlevoix, par ses paysages encore intacts, a su charmer de nombreux touristes qui ont fait de ce coin de pays leur refuge saisonnier. Ce pèlerinage annuel, à la gloire des montagnes et de la mer, prend sa réelle ampleur au tournant du XX^e siècle, au moment même où de majestueux vapeurs facilitent l'accès à cette région en offrant de luxueuses croisières sur le Saint-Laurent.

L'arrivée des voyageurs va tout d'abord nécessiter une infrastructure d'accueil qui mettra en place un réseau d'hôtels, grands ou petits, et de chaleureuses pensions de famille qui ouvriront leur porte aux visiteurs de passage. Parmi les plus enthousiastes, certains choisiront de faire de La Malbaie, de Pointe-au-Pic ou encore de Cap-à-l'Aigle leur station de villégiature de prédilection. Les premières constructions d'été s'inspirent essentiellement

de l'architecture traditionnelle où le mode artisanal définit l'architectonique issue des fonctions selon l'heureuse formule de l'Américain Louis Sullivan: *form follows function*.

La maison secondaire a pourtant ses besoins propres que nulle maison paysanne ne pouvait raisonnablement combler. Certains architectes canadiens et américains ont vite su s'adapter à cette nouvelle réalité charlevoisienne et c'est dans l'effervescence du développement résidentiel d'été, où l'offre ne suffit plus à la demande, que Charles Warren (1868-1929), de Pointe-au-Pic, s'imposera comme le maître d'oeuvre capable de répondre aux attentes des vacanciers.

Alors que les styles grandiloquents du XIX^e siècle ne s'appliqueront plus aux constructions surtout familiales des villégiateurs, la manière pittoresque gagne la faveur des estivants parce qu'elle permet plus de liberté dans l'organisation des espaces habités par rapport aux contraintes des styles dits historiques. D'ailleurs, le vocabulaire stylistique de Warren abonde en ce sens puisqu'il exploite à fond l'irrégularité formelle ainsi que l'éclectisme des traits architecturaux qu'il emprunte sans réserve à toutes les grammaires connues.

Les références aux bâtiments de ferme, l'emploi du vocabulaire gothique et l'intégration des formes architecturales aux contours des sites vont constituer les traits essentiels de sa production (environ une cinquantaine de villas). De surcroît, ce qui va caractériser son oeuvre ce sont ses intérieurs qu'il aménage dans le plus pur dépouillement des matériaux laissés au naturel. Popularisée par le mouvement Arts and Crafts, cette façon d'imprégner les décors intérieurs des éléments les plus expressifs de la nature influencera les travaux de Warren. À tel point que ses maisons de villégiature porteront la marque de son style à l'intérieur, et cette manière de faire va donner le ton aux générations des habitants estivaux qui suivront.

Dans sa recherche d'une architecture authentiquement laurentienne, Charles Warren a voulu rappeler que l'architecte de villégiature doit permettre au vacancier, par le jeu des espaces et des volumes, de communier avec la nature ambiante et le panorama qu'elle peut offrir mais aussi, et surtout, de faire partager le sentiment de liberté et d'insouciance que procure la saison de l'été.

Philippe Dubé est chargé de projet rattaché au Service des expositions permanentes et internationales du Musée de la civilisation à Québec.